Olivier Cabon (dir.)

Histoire et civilisation du Soudan De la préhistoire à nos jours

Africae

5. « C'est Amon qui m'a fait ! »

Napata et la conquête de l'Égypte. 850-664 av. J.-C.

Claude Rilly

DOI : 10.4000/books.africae.2807
Éditeur : Africae, Soleb, Bleu autour
Lieu d'édition : Paris, Khartoum
Année d'édition : 2017
Date de mise en ligne : 17 janvier 2022
Collection : Africae Studies
EAN électronique : 9782493207074

<http://books.openedition.org>

Référence électronique

RILLY, Claude. 5. « C'est Amon qui m'a fait ! » : Napata et la conquête de l'Égypte. 850-664 av. J.-C In : *Histoire et civilisation du Soudan : De la préhistoire à nos jours* [en ligne]. Paris, Khartoum : Africae, 2017 (généré le 28 janvier 2022). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/africae/2807>>. ISBN : 9782493207074. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.africae.2807>.

« C'est Amon qui m'a fait ! »

Napata et la conquête de l'Égypte

850-664 av. J.-C.

Une même obscurité entoure la fin de la domination égyptienne en Nubie et l'émergence d'un puissant pouvoir local à Napata, puisqu'elles se produisent, de façon concomitante, dans le silence des sources écrites. En aval de la quatrième cataracte, au milieu de la grande boucle du Nil, la cité de Napata était idéalement située pour devenir la capitale d'un État centré sur le Nil moyen. Au nord, on pouvait en effet naviguer sans encombre jusqu'aux grands centres urbains de Kerma et Kawa et à leur fertile bassin agricole. Au sud, en suivant le lit du Wadi Abou Dom, on pouvait par voie de terre rejoindre les savanes du Boutana, riches en troupeaux. Outre cette situation géographique privilégiée, la cité bénéficiait de la protection divine, matérialisée dans l'impressionnant relief tabulaire du Gêbel Barkal, que les Égyptiens, nous l'avons vu, considéraient comme l'une des résidences du dieu Amon. Enfin, Napata avait été un des centres de culte égyptiens de la colonie où Thoutmosis III avait fondé un ménénou (complexe religieux et administratif fortifié), plusieurs fois modifié ou embelli sous les règnes suivants. La ville bénéficiait donc d'une tradition administrative et était ouverte aux influences égyptiennes. Ajoutons que sa situation très au sud de l'ancienne capitale du royaume de Kerma l'avait soustraite, sans doute dès la fin de la XX^e dynastie, à la domination égyptienne. Tous ces éléments expliquent qu'une principauté indigène puissante s'est développée ici et non ailleurs après le départ des Égyptiens. De plus, on se souvient que pour décourager les révoltes, Amenhotep II avait fait suspendre aux murailles de Napata le corps d'un prince syrien (voir chapitre précédent, p. 85 sq.), ce qui laisse supposer que, dès le xv^e siècle avant notre ère, la population locale possédait une forte individualité.

Les débuts de la royauté de Napata

Les vestiges archéologiques qui témoignent de la naissance de la dynastie napatéenne sont malheureusement insuffisants pour établir de manière sûre une chronologie des premiers âges du nouvel État. Lorsque Georges Reisner, fondateur de l'archéologie soudanaise au début du xx^e siècle, fouilla le cimetière ancestral des rois de Napata à el-Kourrou, à 14 km en aval du Gêbel Barkal, il y retrouva les tombes des souverains qui avaient régné sur l'Égypte et le Soudan, à l'exception de celle de Taharqo, située à Nouri, à l'est de la cité et de l'autre côté du Nil. Mais seize tombes, dont les plus anciennes affectent la forme du tumulus, traditionnelle au Soudan depuis le royaume de Kerma, précédaient celles du premier des « pharaons noirs », Piankhy. Faute de témoignages écrits, Reisner, comme il le fit à Méroé et à Nouri, les classa selon leur typologie, définissant ainsi six périodes architecturales. Elles auraient d'après lui correspondu à six générations de souverains,

le nombre total de sépultures s'expliquant par la présence de reines et de princes dans le même cimetière. Une autre hypothèse, dite « chronologie longue », soutenue par l'historien László Török, consiste à attribuer douze de ces tombes à des souverains, quatre autres ayant effectivement contenu des corps d'enfants ou de femmes, comme les anthropologues ont pu l'établir. Sur une base d'environ vingt ans par règne, Török peut ainsi faire remonter l'origine de la dynastie vers 995 av. J.-C., sous la XXI^e dynastie, et expliquer l'importante égyptianisation de la culture napatéenne dès ses origines, ainsi que la présence de matériel d'importation égyptienne daté au plus tard de la XX^e dynastie dans ce qui restait du trousseau funéraire retrouvé dans ces sépultures toutes pillées.

Toutefois, l'hypothèse de Reisner a été reprise par Timothy Kendall, un archéologue américain qui fouille depuis longtemps au Gêbel Barkal. Il ne reconnaît avant Piankhy que six souverains, qu'il nomme « Prince A », « B », « C », « D » en l'absence de noms inscrits, puis Alara et Kashta, ces derniers, respectivement oncle (?) et père de Piankhy, étant identifiés par des sources sûres. Remarquons au passage que le « prince B » pourrait avoir porté le nom de Qomaloye, inscrit sur une plaque en hiéroglyphes égyptiens retrouvée dans le tumulus n° 6 où il fut inhumé. Selon cette « chronologie courte », la fondation de la nécropole et donc l'établissement de la dynastie remonteraient environ à 890 av. J.-C. Kendall considère les objets clairement datés de la fin de la période ramesside comme transmis de génération en génération, si bien que leur fabrication ne serait pas contemporaine des inhumations. Enfin, pour expliquer l'égyptianisation de la dynastie, Kendall redonne vie à une ancienne hypothèse, celle de la fuite au pays de Koush des prêtres d'Amon de Thèbes lors des révoltes qui suivirent la nomination du prince Osorkon comme grand-prêtre (839-825 av. J.-C.). Ce sont ces transfuges qui auraient en quelque sorte « évangélisé » la dynastie napatéenne.

Dans l'état actuel de la documentation, il est impossible de choisir entre la « chronologie courte » de Kendall et la « chronologie longue » de Török. Il est par contre certain que la dynastie napatéenne naissante a connu une influence croissante des coutumes égyptiennes, particulièrement visible dans les pratiques funéraires. Les premières inhumations ressemblent aux enterrements du royaume de Kerma ou du Groupe C : le défunt est placé dans le caveau en position fœtale, souvent sur un lit. Le monument est un simple tumulus. Par la suite, les tumuli sont dotés d'une chapelle orientée au sud-est et d'un enclos de pierres. Enfin, au début du VIII^e siècle, le tumulus fait place à une pyramide, le corps est allongé dans un cercueil et orienté sur un axe est-ouest, à l'instar des inhumations égyptiennes. Cependant, il est probable que cette influence n'est pas directe mais découle de l'expansion

du jeune royaume de Napata vers le nord. On lit çà et là que la forme pyramidale adoptée au début pour les monuments funéraires royaux est une imitation des enterrements pharaoniques. Or, à l'époque où elle est inaugurée à el-Kourrou, il y a près de sept siècles que les souverains d'Égypte ont abandonné la pyramide pour des tombes entièrement souterraines. En revanche, elle s'était maintenue depuis le Nouvel Empire pour les enterrements des particuliers de haut rang. Les premières pyramides d'el-Kourrou sont en fait imitées de celles que s'étaient fait construire les administrateurs égyptiens et locaux de Wawat et de Koush, notamment à Aniba, à Soleb, à Amara et à Tombos. Il est même certain que, pour les Napatéens, la pyramide était principalement une variante du tumulus originel, lequel resta d'ailleurs en usage jusqu'à la christianisation au VII^e siècle de notre ère. Les fouilles de la nécropole de Sedeinga ont livré récemment des formes intermédiaires où des tumulus de briques sont recouverts d'une structure pyramidale («pyramides à coupoles internes»). La pyramide napatéenne et méroïtique n'est donc pas une simple importation égyptienne mais une adaptation de la tradition funéraire locale selon des modèles encore présents sur le territoire nubien.

À la même époque apparaît le cimetière ouest de Méroé. Les inhumations montrent une évolution strictement parallèle à celles d'el-Kourrou, la position contractée des corps passant à la position allongée et le lit funéraire au cercueil. Un peu plus tard, les tumuli font place à des structures pyramidales. Il est donc plus que probable que les régions du sud, accessibles depuis Napata par les pistes de la Bayouda, ont été assez tôt intégrées dans le territoire des rois d'el-Kourrou. Au nord, on ignore les étapes de la reconquête de la Moyenne et de la Basse-Nubie, mais elle devait être terminée vers 780 av. J.-C. Sur la base des couronnements multiples attestés dans les textes napatéens tardifs (écrits en égyptien), on a avancé que le nouvel État koushite était originellement une confédération. En effet, si le monarque est d'abord reconnu par l'oracle et couronné dans le temple d'Amon de Napata, il doit ensuite se rendre dans le temple d'Amon de Gematon (Kawa), à 270 km en aval, puis dans celui d'Amon de Pnoub (Kerma), quelque 60 km plus au nord. Ce n'est que lorsqu'il est couronné dans ces deux cités qu'il peut revenir à Napata. Cette nécessaire acceptation de sa légitimité dans trois de ses provinces, même si elle est devenue de pure forme, laisse effectivement supposer que l'incorporation des territoires autour de Kawa et de Pnoub dans le royaume s'est faite sur une base en partie consensuelle et non seulement par les armes. Il n'est pas impossible que, dans ces deux cités, comme à Napata, les temples d'Amon aient continué à fonctionner malgré le retrait des Égyptiens, et donc que leur clergé ait encore joué un rôle politique, mais cette continuité n'est attestée ni par des sources écrites ni par des traces archéologiques.

liste des

souverains de Koush

et de leurs **sépultures**

nécropoles

Ku. =	el-Kourrou
Nu. =	Nouri
Bar. =	Barkal
Beg. S. =	Bégrawwiya Sud
Beg. N. =	Bégrawwiya Nord

premiers rois de Napata

sept ou quinze générations de rois inconnus, sauf:

Qomaloye	Ku. 6
Alara (? 795-? 775) ou* (?-744)	Ku. 9
Kashta (? 775-755)	Ku. 8
Piankhy (755-721) ou* (744-714)	Ku. 17

xxv^e dynastie

rois d'Égypte de 721 ou 714 à 663 av. J.-C.

Shabaqo (721-707) ou* Shabataqo (714-705)	Ku. 15 (Shabaqo)
Shabataqo (707-690) ou* Shabaqo (705-690)	Ku. 18 (Shabataqo)
Taharqo (690-664)	Nu. 1
Tanouétamani (664-? 656)	Ku. 16

royaume de Napata

env. 656-env. 270 av. J.-C.

Atlanersa (2 ^e moitié du VII ^e s.)	Nu. 20
Senkamaniskén (2 ^e moitié du VII ^e s.)	Nu. 3
Anlamani (fin VII ^e s.)	Nu. 6
Aspelta (fin VII ^e s.-début VI ^e s.)	Nu. 8
Aramatelo (1 ^{re} moitié du VI ^e s.)	Nu. 9
Malonaqene (1 ^{re} moitié du VI ^e s.)	Nu. 5
Analamoye (milieu du VI ^e s.)	Nu. 18
Amani-nataki-lebte (2 ^e moitié du VI ^e s.)	Nu. 10
Amanikarqo (2 ^e moitié du VI ^e s.)	Nu. 7
Amaniashtarqo (fin VI ^e -début V ^e s.)	Nu. 2
Siospiqo (1 ^{re} moitié du V ^e s.)	Nu. 4
Nasakhma (milieu du V ^e s.)	Nu. 19
Malowiamani (milieu du V ^e s.)	Nu. 11
Talakhamani (2 ^e moitié du V ^e s.)	Nu. 16
Amannoté-ériké (2 ^e moitié du V ^e s.)	Nu. 12
Baskakéren (2 ^e moitié du V ^e s.)	Nu. 17
Harsiotef (1 ^{re} moitié du IV ^e s.)	Nu. 13
Akh-Ariténé (milieu du IV ^e s.)	Nu. 14

* Hypothèse de Frédéric Payraudeau, « Retour sur la succession Shabaqo-Shabataqo », *Nebet*, n° 1 (2014), p. 115-127.

Amanibakhi (2 ^e moitié du IV ^e s.)	?
Nastasen (2 ^e moitié du IV ^e s.)	Nu. 15
Aktisanès / Gatisen (fin IV ^e s.)	? Bar. 11
Aryamani (1 ^{re} moitié du III ^e s.)	Bar. n° inconnu
Kashtamani (1 ^{re} moitié du III ^e s.)	Bar. n° inconnu
Piankhy-ériké-qo (1 ^{re} moitié du III ^e s.)	Bar. n° inconnu
Sabarakamani (1 ^{re} moitié du III ^e s.)	Bar. n° inconnu

royaume de Méroé

env. 270 av. J.-C.-env. 340 apr. J.-C.

Arkamani I ^{er} (Ergaménès) (env. 270-milieu du III ^e s.)	Beg. S. 6
reine Bartaré (milieu du III ^e s.)	Beg. S. 10
Amanislo (milieu du III ^e s.)	Beg. S. 5
reine Kanarta (milieu du III ^e s.)	Beg. S. 4
Amanitékha (2 ^e moitié du III ^e s.)	Beg. N. 4
K3-nḥt [...] Tk3 t3wy jry-ḫt (2 ^e moitié du III ^e s.)	Beg. N. n° inconnu
Arnékhamani / Élankhamani (env. 240-215)	? Beg. N. 53
Arkamani II (fin III ^e s.-début II ^e s.)	Beg. N. 7
Adikhalamani (1 ^{re} moitié du II ^e s.)	Beg. N. 8
Tabirqo (1 ^{re} moitié du II ^e s.)	Beg. N. 9
reine Nahirqo (1 ^{re} moitié du II ^e s.)	Beg. N. 11
Tanéyidamani (2 ^e moitié du II ^e s.)	Beg. N. 12
Pa[.]khedateqo (fin du II ^e s. / 1 ^{re} moitié du I ^{er} s. av. J.-C.)	? Bar. n° inconnu
reine inconnue (fin du II ^e s. / 1 ^{re} moitié du I ^{er} s. av. J.-C.)	Bar. 8
Nqyrjnsn (mér. Nakidenasene?) (1 ^{re} moitié du I ^{er} s. av. J.-C.)	Beg. N. 13
Horus K3-Nḥt (milieu du I ^{er} s. av. J.-C.)	Beg. N. 20
reine Amanirénas (2 ^e moitié du I ^{er} s. av. J.-C.)?	Bar. 4
Téritéqas (vers 30 av. J.-C.)	Beg. N. 21
prince Akinidad (fin du I ^{er} s. av. J.-C.)?	Bar. 2
reine Amanishakhéto (fin I ^{er} s. av. J.-C. / début I ^{er} s. apr. J.-C.)	Beg. N. 6
reine Shanakdakhété (sans doute autre nom de la précédente)	—
reine Nawidémak (1 ^{re} moitié du I ^{er} s. apr. J.-C.)	Bar. 6
Amanakhabalé (1 ^{re} moitié du I ^{er} s. apr. J.-C.)	Beg. N. 2
reine Amanitoré (milieu du I ^{er} s. apr. J.-C.)	Beg. N. 1

Natakamani (milieu du 1 ^{er} s. apr. J.-C.)	Beg. N. 22
prince Arikankharor (milieu du 1 ^{er} s. apr. J.-C.)	Beg. N. 5
prince Arakakhataror (milieu du 1 ^{er} s. apr. J.-C.)	Beg. N. 14 et 15
prince Shorkaror (milieu du 1 ^{er} s. apr. J.-C.)	
Amanakharéqérem (fin 1 ^{er} s. apr. J.-C.) ?	Beg. N. 16
Amanitenmomidé (fin 1 ^{er} s. /	
1 ^{re} moitié du 1 ^{er} s. apr. J.-C.)	Beg. N. 17
roi inconnu (1 ^{re} moitié du 1 ^{er} s.)	Beg. N. 40
roi inconnu (1 ^{re} moitié du 1 ^{er} s.)	Beg. N. 41
reine Jmnh̥tšn (mér. Amanakhatasene ?)	
(1 ^{re} moitié du 1 ^{er} s.)	Beg. N. 18
Tarékéniwal (2 ^e moitié du 1 ^{er} s.)	Beg. N. 19
Ariténé-yesbokhé (2 ^e moitié du 1 ^{er} s.)	Beg. N. 34
? Pisakara (2 ^e moitié du 1 ^{er} s.)	Beg. N. 38
Amanitaraqidé (fin du 1 ^{er} s.)	Beg. N. 36
? Adéqétali (début du 1 ^{er} s.)	Beg. N. 30
Takide-Amani (1 ^{re} moitié du 1 ^{er} s.)	Beg. N. 29
Téqoride-Amani (2 ^e moitié du 1 ^{er} s.)	Beg. N. 28
roi au nom inconnu (fin du 1 ^{er} s. / début 2 ^e s.)	Beg. N. 51
Talakhide-Amani (fin du 1 ^{er} s. / début 2 ^e s.) ?	Beg. N. 25
prince Maloqorébar (fin du 1 ^{er} s. / début 2 ^e s.)	Beg. N.
	n° inconnu
roi au nom inconnu (début 2 ^e s.)	Beg. N. 27
reine au nom inconnu (début 2 ^e s.)	Beg. N. 26
Yesbokhé-Amani (1 ^{re} moitié du 2 ^e s.)	? Beg. N. 24
Aryesbokhé (1 ^{re} moitié du 2 ^e s.)	? Beg. N. 16
	(réutilisation)

◀ La montée en puissance du nouvel État et la reconquête de l'ensemble de la Nubie n'ont été possibles qu'en raison de la situation de faiblesse dans laquelle se trouvait alors l'Égypte. Durant en effet les trois siècles qui séparent l'avènement de la XXI^e dynastie et la fin de la XXV^e dynastie (entre env. 1069 et 663 av. J.-C.), l'Égypte est morcelée en un nombre variable de principautés, dont les chefs se proclament chacun pharaons. Sous la XXI^e dynastie (env. 1069-945), le royaume comprend deux entités, l'une en Basse et Moyenne-Égypte, avec comme capitale Tanis dans le delta oriental du Nil, l'autre en Haute-Égypte autour de Thèbes. Dans le royaume thébain, les deux plus hautes dignités sont occupées par le grand-prêtre d'Amon et la « divine adoratrice ». Celle-ci, appelée aussi « épouse du dieu », administre depuis la XXI^e dynastie le domaine d'Amon. Comme un pharaon, elle dispose d'un nom de couronnement et a droit aux cartouches royaux. Elle doit rester vierge et assure sa succession par adoption, la nouvelle élue étant le plus souvent fille de roi. Dans le Delta, les chefs militaires d'origine libyenne (berbère) prennent de plus en plus d'ascendant. L'un d'eux, Chéchonq I^{er}, s'empare du pouvoir à Tanis et fonde la XXII^e dynastie (env. 945-715). L'Égypte bénéficie d'une certaine prospérité et d'une relative paix intérieure pendant plus de cent ans. Puis, vers 818, Pétoubastis, chef de la ville de Léontopolis dans le Delta, se proclame pharaon et inaugure ce que l'on appelle « l'anarchie libyenne » car, en l'espace de quelques décennies, se créent plusieurs principautés indépendantes autour des villes d'Héracléopolis dans le Fayoum, d'Hermopolis, au nord de la Haute-Égypte, et de Lycopolis (moderne Assiout), en Haute-Égypte. L'ensemble disparate de ces potentats locaux, qui font inscrire leur nom dans un cartouche royal, est appelé XXIII^e dynastie. Elle est contemporaine de la fin de la XXII^e dynastie. Une autre dynastie concomitante, la XXIV^e, apparaît vers 735. Tefnakht, gouverneur d'origine libyenne de la ville de Saïs, dans l'ouest du Delta, se proclame également roi et tente de réunifier le royaume égyptien. Il sera vaincu par Piankhy, le conquérant koushite de l'Égypte.

Alara et la légitimité royale par les femmes

Mais revenons un demi-siècle auparavant, à Napata. Le premier roi sur lequel nous possédons quelques éléments est Alara. La lecture de son nom, transcrit *jrr* ou *jrrj* en écriture égyptienne (qui ne possède pas de signe spécifique pour la consonne « l ») est purement conventionnelle. Aucun document contemporain de son règne ne nous est parvenu. Dans sa stèle funéraire, la reine Tabiry, épouse du roi Piankhy, le mentionne pour la première fois comme son père. Les trois dernières stèles royales napatéennes connues (entre la fin du v^e et le milieu du iv^e siècle av. J.-C.) le citent comme l'ancêtre de la dynastie

dans le contexte de leur couronnement. Ainsi, sur la plus récente, le roi Nastasen déclare que le dieu Amon lui « a donné la royauté de la Terre de l'Arc, la couronne du roi Harsiotef et la puissance d'Alara le souverain », se plaçant dans la continuité d'un de ses prédécesseurs directs (Harsiotef) et du lointain ancêtre. Mais le plus intéressant — et le plus curieux — de ces témoignages est celui du roi Taharqo qui, sur deux de ses stèles de Kawa, mentionne une alliance passée entre Alara et Amon de Kawa: le roi s'engageait à vouer au culte de cette divinité sa sœur cadette et priait le dieu, en contrepartie, de faire accéder à la couronne la descendance de sa sœur. Alara rappelait de plus qu'Amon avait déjoué les complots ourdis contre lui après son avènement. On apprend ainsi que l'arrivée au pouvoir d'Alara ne s'était pas faite sans difficulté et que la légitimité de sa lignée pouvait être discutable. Le fait qu'il soit considéré par la suite comme le grand ancêtre de la royauté napatéenne, alors que nous savons que plusieurs générations de rois, enterrés sous les tumuli d'el-Kourrou, l'ont précédé, laisse penser que son avènement correspond à un changement dynastique.

Ce passage est souvent cité pour arguer d'une succession matrilinéaire dans les royaumes de Napata et de Méroé. D'ailleurs, l'insistance avec laquelle Taharqo conte cet épisode n'est pas gratuite: fils de Piankhy et petit-fils de la sœur (au nom inconnu) qu'Alara avait vouée au culte d'Amon de Kawa, il rappelle ainsi ses droits à la couronne. Il n'est en effet ni le fils ni le frère de son prédécesseur Shabataqo, mais sans doute son cousin germain. Faute de textes explicites, les liens familiaux entre les différents souverains de Napata sont mal établis pour les premiers et pratiquement inconnus à la partir du ^{vi}e siècle. Le royaume avait en effet hérité de règles successorales contradictoires. En Égypte ancienne, la tradition était généralement patrilinéaire: le fils aîné succédait à son père. Mais le Soudan est situé sur une aire culturelle africaine où la matrilinearité est anciennement répandue: elle était de règle, nous affirment les chroniqueurs arabes, dans les royaumes chrétiens du Soudan médiéval. Sur les stèles funéraires du royaume de Méroé, le référent principal de l'individu est le plus âgé dans la lignée de sa mère, généralement son oncle maternel. Dans la famille royale, le problème se compliquait puisque, à l'instar de l'Égypte, le roi était réputé avoir été engendré par le dieu Amon-Rê. Le dieu reconnaissait en effet cette filiation par un oracle lors de l'intronisation du successeur, ce qui nécessitait un accord avec le clergé d'Amon de Napata. Enfin, comme il appert de certaines chroniques royales napatéennes, l'armée pouvait également entériner, voire proposer le choix d'un nouveau souverain. En résumé et sous toutes réserves, eu égard au peu de documentation dont nous disposons, le successeur était sélectionné dans un pool de prétendants d'ascendance maternelle royale en tenant compte de l'avis des prêtres d'Amon

Le Gbel Barkal vu de l'ouest.

Le Gbel Barkal au crpuscule.

125

« C'est Amon
qui m'a fait »

le Soudan

Gébel Barkal, le dromos du temple d'Amon.

126

des origines
à la chute
du sultanat
Fung

Gébel Barkal, le temple B 300.

Amon de Napata et l'uræus, Gébel Barkal, temple B 300.

Mout, Amon, l'uræus et le roi, Gébel Barkal, temple B 300, dit aussi Typhonium ou « temple de Mout ».

Reposoir de barque au nom de Taharqo, Gébel Barkal, grand temple d'Amon.

127

« C'est Amon
qui m'a fait »

le Soudan

128

des origines
à la chute
du sultanat
Fung

**Taharqa et la reine Amanitakte
devant Amon et Mout de Napata.**

Temple du Gébel Barkal B 300, d'après Carl Richard Lepsius,

Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien, vol. V, pl. 5.

BARKAL

Grosser Felsentempel, Ost

L.
wand der Vorhalle.

Abb. V. Bl. 3.

AETHIOPIEN

[Dyn XXX.]

BARKAL.

Grosser Felsentempel, Ostwand der Cella.

Mon. V. III. 9

Taharqo offre la Maât (l'Ordre du monde) à Amon de Napata, Mout, Khonsou, Montou, Thot, l'enfant Harpocrate et au béliet Amon de Pnoub. Gébel Barkal B 300, Carl Richard Lepsius, *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien*, vol. V, pl. 9.

le Soudan

130

des origines
à la chute
du sultanat
Fung

AETHIOPIEN

[Dyn XXX.]

BARKAL.

Altar im grossen Tempel.

Mon. V. III. 13

Les quatre faces du reposoir de barque de Taharqo. Temple du Gébel Barkal B 300, d'après Carl Richard Lepsius, *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien*, vol. V, pl. 13.

Vestiges du temple d'Amon de Kawa construit par le roi Taharqo.

et éventuellement de celui des généraux. Le fils aîné du roi pouvait bien entendu correspondre à ces critères, mais, pour sécuriser les droits de leur progéniture, les rois de Napata, comme les pharaons égyptiens, épousaient plusieurs de leurs sœurs. Piankhy épousa ainsi ses quatre sœurs, Peksater, Khensa, Neferou-ka-Kashta et Abala, mère de Taharqo.

On ignore la durée du règne d'Alara, conventionnellement situé entre 795 et 775 av. J.-C. Il est assez probable que c'est lui que fit bâtir à Kawa et à Napata, à côté des ruines des temples égyptiens, de nouvelles structures en briques que ses successeurs érasèrent pour les reconstruire en grès. Il est possible que date de son règne une très curieuse inscription qui figure à Semna, sur la façade du temple bâti par Thoutmosis II pour Sésostris III divinisé et le dieu Dédoun. Les reliefs d'origine ont été arasés pour y représenter une scène où apparaît une grande épouse royale nommée Karimala, décrite comme « juste de voix » et donc décédée, devant la déesse Isis. Le texte qui l'accompagne est extrêmement obscur et rempli d'aphorismes et de considérations philosophiques. Sa récente analyse par l'égyptologue Philippe Collombert a permis de clarifier bien des points, mais l'absence de contexte des faits rapportés ne permet pas de comprendre clairement la situation. Un roi non nommé, dans la 14^e année de son règne, prend à témoin la reine décédée (probablement sa mère) de son irresponsabilité devant une série de faits en relation avec le dieu Amon, notamment commis par un certain Makresh à Thèbes, qui aurait tué des bêtes appartenant au troupeau du temple. Le nom de la reine est méroïtique et signifie la « belle femme » (*kdi mlo*, avec transcription habituelle par « r » du /d/ rétroflexe méroïtique), tandis que celui de Makresh semble contenir le mot méroïtique pour dieu (*mk*). La langue est celle de la Troisième Période intermédiaire (XXI^e-XXV^e dynastie). Tous ces éléments convergent vers le règne d'Alara. On ignore en effet le nom de sa mère et il fut sans doute le premier souverain koushite à intervenir dans les affaires politiques de Thèbes. Mais les preuves absolues manquent malheureusement.

Kashta et l'ingérence de Koush dans les affaires thébaines

Alara fut très probablement inhumé dans la tombe n° 9 de la nécropole royale d'el-Kourrou, l'une des premières à avoir possédé une superstructure pyramidale. Son successeur, Kashta, est généralement considéré comme son frère cadet, en l'absence de preuves absolues. Son nom de naissance, qui signifie le « Koushite » en méroïtique ancien, est en soi-même une affirmation de l'identité du royaume qui fait fi des formulations dédaigneuses, traditionnelles en Égypte, de Koush la « misérable » (*hs.t*) et assure une passerelle entre le royaume de Kerma, le premier à porter le nom de Koush,

et le royaume naissant de Napata. Il est d'autre part le premier à adopter un nom de couronnement égyptien, Ny-Maât-Rê (« Rê est possesseur de justice »), emprunté à la titulature d'Aménemhat III, un pharaon de la XII^e dynastie, fils et successeur de Sésostri III qui, nous l'avons vu précédemment, était révéé au Nouvel Empire sous une forme divinisée dans les temples de la deuxième cataracte. C'est sous ce double patronage paradoxal, héritier à la fois des rois de Kerma et de leurs ennemis les souverains de la XII^e dynastie, qu'il se proclame à son tour pharaon. À Éléphantine, et donc en terre égyptienne, il fait ériger une stèle où ses deux noms apparaissent dans deux cartouches, précédés des titres royaux « roi de Haute et Basse-Égypte » et « fils de Rê, maître des Deux Terres ». Certes, il n'est alors pas le seul : il y a alors, en raison de l'« anarchie libyenne », cinq rois qui ont adopté des titulatures pharaoniques en même temps, sans compter la divine adoratrice d'Amon. Mais Kashta n'est pas un roitelet comme les autres. Il dispose d'une armée nombreuse et aguerrie. Depuis la reconquête de la Basse-Nubie, sans doute effectuée deux ou trois générations auparavant, il contrôle les mines d'or du désert Arabique. De plus, il bénéficie du soutien d'une bonne partie du clergé d'Amon de Thèbes. Il fait adopter sa propre fille par la divine adoratrice Chépénoupet I^{re}, fille d'un roi libyen de la XXIII^e dynastie (bien que certains historiens préfèrent placer cet épisode à l'époque de Piankhy, quelques années plus tard). Elle règnera sur le domaine thébain sous le nom d'Aménirdis, première du nom. Il est assez probable que son père a mis à sa disposition des contingents de soldats koushites, qui renforcent encore la pression de Napata sur le territoire thébain.

Piankhy à Napata

Telle est la situation favorable dont hérite Piankhy, le fils de Kashta, à la mort de ce dernier, vers 755 av. J.-C. Son nom, malgré son aspect égyptien, est très certainement l'approximation d'un composé méroïtique qui signifie « chef ». Durant les années 1960, on a proposé de ne pas accorder de valeur phonétique au signe « ânkḥ » dans le cartouche royal et donc de le transcrire Peyé ou Piye. Au terme de longues discussions qui n'ont pas leur place dans cette synthèse, j'ai suggéré de revenir à la lecture antérieure, ce qui a été généralement admis. Mais on ne s'étonnera pas de trouver ce nom transcrit « Piye » dans des ouvrages anciens ou favorables à la thèse adverse. Le nouveau souverain adopta une titulature pharaonique complète, comprenant son nom de naissance précédé de quatre composés égyptiens. Toutefois, ceux-ci ont varié au cours du règne. Il est significatif que le tout premier, dit « nom d'Horus », est au début de son règne « Taureau puissant qui apparaît à Napata ». Il s'agit d'une adaptation du nom d'Horus de Thoutmosis III,

«Taureau puissant qui apparaît à Thèbes», lequel figurait sur la stèle de ce pharaon dans le temple d'Amon de Napata (voir chapitre précédent, p. 95 sq.). La modification était lourde de sens : Piankhy se présentait comme le successeur des grands souverains égyptiens du Nouvel Empire, tout en laissait entendre que ce serait non plus de Thèbes mais de Napata que viendrait le nouvel âge d'or. Après la conquête de l'Égypte en l'an 21 de son règne, il substituera Thèbes à Napata dans son nom d'Horus. Il affirmera ainsi sa victoire et atténuera la résonance nationaliste de son nom précédent, sans doute pris pour se concilier le clergé d'Amon de Thèbes.

Lors des fouilles du temple d'Amon de Napata, Georges Reisner trouva une stèle de grès très abîmée mais dont une partie du texte est conservée. Elle est aujourd'hui au musée de Khartoum. Piankhy y est figuré face à Amon de Napata, à tête de bélier, qui lui tend deux couronnes : la calotte traditionnelle des rois napatéens et méroïtiques, symbole du pouvoir sur Koush, et la couronne rouge de Basse-Égypte. La date du texte n'est pas assurée, mais il ne fait pas de doute qu'elle se situe avant la conquête de l'an 21. La scène aussi bien que l'inscription constituent un programme politique et militaire. La domination sur la Haute-Égypte est déjà assurée depuis le règne de Kashta ; aussi le dieu ne lui tend-il pas la couronne blanche qui la représente. En revanche, la situation en Basse-Égypte est plus complexe. Les roitelets libyens qui y règnent ont peut-être fait allégeance au roi de Koush, comme Piankhy l'assurera plus tard, mais sa suzeraineté n'y est alors que nominale. Toutefois, c'est sur un ton impérial qu'il s'exprime : «Amon de Napata m'a accordé la souveraineté sur tous les pays étrangers. Celui à qui je dis "tu es le chef", il sera le chef. Celui à qui je dis "tu n'es pas du tout le chef", il ne sera pas le chef. Amon de Thèbes m'a accordé la souveraineté sur l'Égypte. Celui à qui je dis "fais ton apparition", il fait son apparition. Celui à qui je dis "ne fais pas ton apparition", il ne fait pas son apparition. [...] Les dieux font un roi. Les hommes font un roi. Moi, c'est Amon qui m'a fait. »

Piankhy distingue ici trois cas de figure. Dans son propre royaume, auquel préside Amon de Napata, il nomme les chefs des provinces («pays étrangers» est ici le terme égyptocentrique utilisé). Le mot «chef» (*wr*) est d'ailleurs déterminé par un signe très détaillé qui figure un personnage non seulement muni d'un bâton, ce qui est la forme habituelle, mais couronné d'une plume d'autruche, ce qui renvoie explicitement aux chefs nubiens. En Égypte, en revanche, à l'exception du domaine d'Amon de Thèbes, il admet implicitement l'existence de rois autres que lui. L'expression utilisée, «faire (son) apparition» renvoie au sens propre au lever du soleil, mais de façon imagée à l'intronisation des rois. Toutefois, ces «apparitions» sont ici subordonnées au bon vouloir

de Piankhy. Enfin, pour décrire sa propre royauté, il invoque la volonté d'Amon, qui l'a choisi dès sa conception et l'a reconnu lors de son intronisation par un oracle. Ainsi, tout en entérinant le morcellement du pouvoir en Égypte, il entend en contrôler l'attribution et se considère comme le seul pharaon, c'est-à-dire le seul souverain de droit divin.

Les outils idéologiques de la conquête de l'Égypte

Dans ce texte sont déjà en place tous les éléments de l'idéologie royale napatéenne : la prépondérance du dieu Amon, ses deux formes, thébaine et koushite, et la réinterprétation de la dualité Haute et Basse-Égypte comme une dualité Koush-Égypte. Cet arsenal à la fois théologique et politique permettait de résoudre deux difficultés majeures : comment faire accepter à l'Égypte une nouvelle domination étrangère et comment changer l'image de la « misérable Koush » véhiculée par les textes égyptiens ? Pour ce faire, on recycla l'idéologie des pharaons conquérants du Nouvel Empire, notamment Thoutmosis III dont la grande stèle de l'an 47 (voir chapitre précédent, p. 95 sq.) était toujours en place au Gêbel Barkal.

Amon redevint la divinité dynastique par excellence. Les victoires militaires étaient la preuve de la protection toute particulière qu'il accordait à son fils bien-aimé, le roi de Koush. La terre nubienne n'était plus un pays étranger, mais la jumelle de l'Égypte, formant avec elle la même dualité que celle qui existait entre la Basse et la Haute-Égypte. Sur la calotte des rois de Koush furent ainsi fixés deux cobras (au lieu d'un seul sur les couronnes pharaoniques égyptiennes), l'un symbolisant son pouvoir sur sa terre natale, l'autre sa domination sur l'Égypte. Amon lui-même était dédoublé et se manifestait sous deux hypostases : Amon de Thèbes à tête humaine et Amon de Napata à tête de bélier. Enfin, les rois koushites n'avaient rien à voir avec les misérables Nubiens moqués sur les stèles anciennes, mais descendaient des grands rois du Moyen Empire : sur un support de barque du temple de Taharqo à Semna, aujourd'hui conservé dans les jardins du musée de Khartoum, le roi koushite proclame qu'il « a fait construire ce monument pour son père qui l'aime, Khâ-kaou-Rê [nom de couronnement de Sésostri III] ».

Cette habile idéologie porte le sceau du clergé thébain. Certes, Alara avaient remis en activité les temples d'Amon à Kawa et à Napata, mais le personnel réduit qui y officiait (compte tenu de la modicité des installations) n'était certainement pas capable d'élaborer une telle construction intellectuelle et d'en faire un outil de légitimation du pouvoir napatéen. Il fallait pour cela une connaissance des dogmes et de l'histoire ancienne et une capacité à lire et interpréter les textes du passé que seuls

les prêtres érudits des temples égyptiens possédaient. De plus, elle liait inextricablement les intérêts de la royauté koushite et ceux du clergé d'Amon de Thèbes, qui pouvait espérer retrouver, dans une nouvelle Égypte unifiée et étendue jusqu'aux savanes africaines, la place centrale et les revenus dont il jouissait sous le Nouvel Empire. Et de fait, le contrat moral entre les deux parties fonctionna parfaitement. Jusqu'à leur expulsion d'Égypte, les rois de Napata favorisèrent le clergé thébain et embellirent le complexe religieux de Karnak. En retour, les Thébains manifestèrent au pouvoir napatéen une fidélité durable. Il n'y eut par exemple pas d'opposition notable au petit coup d'État que constituait le remplacement de la divine adoratrice Chépénoupet I^{re} par la fille de Kashta. Bien plus tard, alors même que le dernier souverain de la XXV^e dynastie, Tanouétamani, avait failli à protéger la cité d'Amon contre le pillage des Assyriens et qu'une nouvelle dynastie régnait sur l'Égypte, les institutions thébaines continuèrent pendant plusieurs années à dater leurs documents du règne du monarque koushite réfugié à Napata.

On ignore quand cette nouvelle idéologie se mit en place. Le lien étroit qu'elle suppose avec le clergé de Thèbes doit dater des années qui précédèrent l'intronisation d'une divine adoratrice koushite sous le règne de Kashta. Sous Piankhy, la floraison subite de textes en bon égyptien suggère la venue à Napata de scribes et d'artistes thébains. On sait par une stèle fragmentaire de Barkal qu'en l'an 4 de son règne le souverain se rendit à la grande fête d'Opet à Thèbes. Dans les premières décennies de son règne, il entreprit de grands travaux à Napata. Il fit restaurer en partie le grand temple d'Amon, tombé en ruines depuis des siècles, et rebâtit en pierre l'autre sanctuaire du dieu, construit en briques à l'ouest du grand temple sous Alara ou sous Kashta. On a proposé que dans l'un était révééré Amon de Thèbes et dans l'autre Amon de Napata.

Après sa campagne victorieuse de l'an 21, la restauration du grand temple continua sur une plus large échelle. Une vaste cour cérémonielle, dont les reliefs figuraient la victoire contre les roitelets de Basse-Égypte et la célébration de son jubilé, fut ajoutée au sud. Des éléments anciens, comme les colonnes déjà érodées du pronaos et la stèle de Thoutmosis III, furent intégrés tels quels dans la nouvelle construction pour rappeler les grands pharaons auxquels la dynastie koushite se rattachait. Piankhy fit également venir de Soleb, où le temple ne fonctionnait plus depuis longtemps, une partie des béliers de granit érigés par Amenhotep III le long de l'allée monumentale, ainsi que les deux magnifiques statues de lion qui sont aujourd'hui conservées au British Museum et les fit dresser le long du dromos. Sur aucune d'entre elles, il ne fit inscrire son nom, sans doute par respect de la mémoire du « grand ancêtre » égyptien.

Piankhy en Égypte : la stèle de la Victoire

Dans ce temple rénové fut installée en bonne place une stèle massive de granit gris, inscrite sur ses quatre faces, relatant la grande campagne militaire de Piankhy. Retrouvée en 1862 par un officier égyptien, cette « stèle de la Victoire » fut expédiée au khédive et trône, ultime revanche de l'Égypte, dans une allée latérale du musée du Caire. Ce long texte de 159 lignes conte en une langue riche et imagée, où alternent les descriptions vivantes et les formulations majestueuses, la campagne de l'an 21.

Le souverain apprend au début que Tefnakht, roi de Saïs, dans le Delta occidental, marche avec son armée vers le sud, fédérant de gré ou de force les autres villes et principautés de Basse et de Moyenne-Égypte, notamment Hermopolis dont le roi, Nimlot, était un allié du monarque koushite. Peu impressionné, Piankhy se contente d'envoyer des troupes sous les ordres de ses généraux alors stationnés à Thèbes avec leurs propres contingents. La situation restant indécise, il décide d'intervenir en personne et se met en marche à la tête de son armée. Une longue halte est faite à Thèbes afin de prendre part à la fête d'Opet, la grande célébration annuelle en l'honneur d'Amon à laquelle il avait participé 17 ans auparavant. Piankhy se dirige ensuite vers Hermopolis, qu'il assiège et prend. Il célèbre alors le culte de Thot, le dieu de la ville. Après avoir reçu la reddition de Nimlot, le souverain visite l'ensemble du palais d'Hermopolis.

Ici prend place l'épisode le plus fameux du récit, peut-être parce que le plus inattendu [voir encadré, p. 139 sq.]. Arrivé aux écuries, il constate avec indignation que les chevaux ont été laissés sans nourriture durant le siège et s'emporte violemment contre Nimlot, estimant qu'avoir laissé dépérir « ses » chevaux (à lui, Piankhy) est la plus grave des offenses qu'il ait commises. On ne sait comment interpréter le possessif : s'agit-il d'animaux que Piankhy aurait offerts à Nimlot lorsqu'il était son allié ou le souverain considère-t-il que tous les chevaux d'Égypte lui appartiennent personnellement ? Le cheval a été introduit par les Hyksôs au ^{xvii}^e siècle av. J.-C. en Égypte et, de là, en Nubie, au Nouvel Empire. Son usage est toutefois resté cantonné à l'aristocratie militaire. L'amour des chevaux que montre Piankhy le désigne ainsi comme un chef de guerre. Mais il fait surtout écho à la gratitude que Ramsès II, dans le récit de la bataille de Qadesh, manifeste aux deux chevaux de son attelage auxquels il estime avoir dû la vie sauve lors de la mêlée et qu'il promet de faire nourrir devant lui chaque fois qu'il sera au palais.

Ici encore, le savant rédacteur de la stèle présente le roi de Koush comme le digne héritier des grands pharaons du passé. On rappellera également que Piankhy fit enterrer quatre de ses chevaux près de sa tombe

d'el-Kourrou avec un véritable trousseau funéraire comprenant même des ouchebtis (statuettes de serviteurs). Il sera imité en cela par ses successeurs, Shabataqo allant jusqu'à inhumer seize chevaux.

Après sa victoire à Hermopolis, l'armée de Piankhy s'empare de plusieurs autres villes et reçoit la soumission de leurs princes, puis se dirige vers Memphis, où une grande partie des chefs ennemis se sont retranchés derrière des murailles surélevées au bord du fleuve en crue. Mais Piankhy fait saisir tous les bateaux disponibles et envoie ses soldats éperonner les murs en un assaut unique, forçant ainsi les défenses de l'ennemi. La ville est prise, avec un butin considérable. Après avoir rendu grâce au dieu de la cité, Ptah, puis au dieu Rê à Héliopolis, il reçoit la soumission et le tribut des princes rebelles. Apprenant que Tefnakht s'est retranché dans la ville de Mesed, à l'ouest du Delta, il y dépêche ses troupes. Des engagements ont lieu, auxquels le chef ennemi met fin en envoyant un message de reddition, accompagné d'un tribut en métaux précieux. L'insurrection est vaincue, même si Tefnakht est libre. La fin du récit de la stèle porte sur la remontée vers le sud des vaisseaux royaux chargés de richesses, tandis que les riverains massés sur les berges entonnent un chant de louange au roi victorieux. Après une nouvelle escale à Thèbes, où il délivra au temple d'Amon une part du tribut récolté, notamment les provisions confisquées à Nimlot, Piankhy rentra à Napata, où il fit dresser la stèle de l'an 21. Imité sans cesse par ses successeurs jusqu'à l'époque méroïtique, ce récit devait leur servir de modèle : implacable dans les combats, magnanime dans la victoire, impeccablement pieux envers les dieux locaux des villes conquises, Piankhy incarnait une royauté idéale qui renouait avec les plus glorieuses périodes de l'Égypte.

À une date inconnue, il fit adopter sa propre fille par la divine adoratrice en place, Aménirdis l'Ancienne, et, suivant la tradition établie pour les Koushites investis de hautes fonctions en Égypte, elle prit un nom égyptien, Chépénoupet II. Il semble que le roi koushite ne revint plus en Égypte. Pourtant, tout n'était pas réglé. Quelques années plus tard, Tefnakht se proclama pharaon à son tour dans son fief de Saïs, inaugurant une dynastie parallèle, la XXIV^e, et transmet à sa mort le pouvoir à son fils Bakenrenef. Mais Piankhy n'avait-il pas admis que des rois autres que lui pussent régner sur la Basse-Égypte, à condition qu'ils lui fissent allégeance ? Bien qu'il eût été reconnu comme pharaon suprême et qu'il bénéficiât du soutien sans faille du clergé d'Amon de Thèbes, il possédait un autre royaume que l'Égypte et il lui fallait s'occuper des affaires de Koush. La conquête était sans doute trop récente pour envisager une résidence à Thèbes ou à Memphis et se faire simplement représenter dans son pays d'origine. Piankhy vécut encore une dizaine d'années et mourut

La prise d'Hermopolis, capitale de Nimlot, par Piankhy

extrait de la stèle de la Victoire de l'an 21

« Un mur fut construit pour doubler la muraille, auquel on adjoignit un échafaudage pour faire monter les archers qui lançaient des flèches et les catapultes qui projetaient des pierres, tuant quotidiennement des gens parmi eux. Plusieurs jours passèrent et le Nome du Lièvre (*Hermopolis*) se mit à offenser les narines, tant son odeur s'était corrompue.

Alors le Nome du Lièvre fit sa soumission et adressa ses supplications en présence du souverain par des envoyés qui sortirent chargés de tous les beaux présents : or, pierres précieuses de toute sorte, étoffes dans un coffre ainsi que le diadème qui était sur la tête de Nimlot, avec l'uraeus (*cobra royal*) qui répandait la terreur de lui mais qui depuis plusieurs jours n'avait de désir que de supplier la couronne du pharaon.

On fit venir la femme de Nimlot, l'épouse et fille royale, Nestjenet, qui présenta ses supplications aux épouses, aux concubines, aux filles et aux sœurs du pharaon, faisant sa soumission dans la maison des épouses royales en leur présence : « Venez à moi, épouses, filles et sœurs du roi, apaisez Horus (*Piankhy*), seigneur du palais. Grande est sa puissance ! Suprême est son triomphe ! » (*Passage abîmé, puis Nimlot est conduit devant Piankhy.*)

Il fit sa soumission devant sa Majesté : « Sois apaisé, Horus, seigneur du palais. Ta puissance a agi sur moi. Je ne suis qu'un des serviteurs royaux qui comptent les impôts pour ton trésor (*lacune*), mais je te donne plus qu'eux. » Alors il offrit de l'argent et de l'or, du lapis-lazuli et de la turquoise, du bronze et des pierres précieuses de toute sorte, remplissant le trésor de ce tribut. Il amena un cheval de sa main droite, sa main gauche tenant un sistre d'or et de lapis-lazuli (*cette scène est représentée sur le cintre de la stèle*).

Puis on organisa l'apparition en gloire de Sa Majesté. De son palais, il s'avança vers le temple de Thot, seigneur d'Hermopolis. Il sacrifia des bœufs à longues cornes, des bœufs à courtes cornes et des volailles à son père Thot, seigneur d'Hermopolis, et à l'Ogdoad (*groupe des huit divinités créatrices*) dans le Temple de l'Ogdoad. Alors, l'armée du Nome du Lièvre entonna un hymne de joie qui disait : « Qu'il est beau, Horus, lorsqu'il est en paix dans sa ville, le fils de Rê, Piankhy ! Puisses-tu nous célébrer un jubilé à la hauteur de la protection que tu as étendue sur le Nome du Lièvre ! »

Sa Majesté s’avança ensuite vers la demeure du roi Nimlot. Il visita toutes les pièces du palais, son trésor et ses magasins. Il se fit amener les épouses et les sœurs royales, qui rendirent hommage à Sa Majesté à la façon des femmes, sans que Sa Majesté tourne vers elles sa face. Sa Majesté se rendit ensuite dans les écuries des chevaux et les stalles des poulains. Quand il vit qu’on les avaient laissés affamés, il dit : « Aussi vrai que je vis, que je suis aimé de Rê et qu’il régénère de vie mes narines, qu’il est douloureux à mon cœur que tu aies laissé affamer mes [propres] chevaux, bien plus que toutes les ignominies que tu as faites contre moi dans la malignité de ton âme. La peur que tes voisins avaient de toi était déjà un témoignage pour moi. Ignorais-tu que l’ombre du dieu est sur moi ? [Même] mes actes ne lui échappent pas. Ah ! que j’aimerais que celui qui m’a fait cela soit un autre, quelqu’un que je ne connaissais pas ! De tels actes ne m’auraient pas autant irrité contre lui. Je suis certes né d’un ventre mais ai été conçu d’un œuf divin. La semence du dieu est en moi. Aussi vrai que son *ka* (*âme*) est endurant, je n’agis pas sans qu’il le sache, car c’est lui qui commande mes actions. »

Sur ce, on fit le compte de ses possessions pour le trésor royal et de ses greniers pour l’offrande divine à Amon de Karnak. »

le Soudan

140

des origines
à la chute
du sultanat
Fung

Stèle de la Victoire de Piankhy

provenant du temple
d'Amon au Gêbel
Barkal, musée
du Caire JE 48862
et 47086-47089.

- ◀ sans doute peu après le jubilé marquant ses trente ans de règne, représenté dans le grand temple de Napata. Il fut inhumé dans le cimetière ancestral d'el-Kourrou, dans un tombeau assez modeste, sous une pyramide aujourd'hui disparue. Les pierres des monuments de cette nécropole ont en effet servi au Moyen Âge à la construction d'une forteresse chrétienne sur les hauteurs qui surplombent le Nil entre Barkal et el-Kourrou.

Shabaqo et le retour aux sources de la civilisation égyptienne

C'est son frère, Shabaqo, qui lui succéda vers 721 av. J.-C. Son nom signifie sans doute « c'est lui, Shaba », une divinité connue à l'époque méroïtique sous le nom de Shébo (ou Sébioumêker, « le dieu Shébo » en transcription égyptienne). Dès sa deuxième année de règne, il accomplit ce que Piankhy n'avait pas voulu ou n'avait pas pu faire : établir sa résidence en Égypte. L'historien alexandrin Manéthon, dont l'œuvre écrite en grec vers 250 av. J.-C. a été la principale source sur l'histoire de l'Égypte ancienne jusqu'au déchiffrement des hiéroglyphes, considère Shabaqo comme le premier roi de la XXV^e dynastie, ignorant Kashta et Piankhy, peut-être parce qu'ils ne s'étaient pas établis à demeure en Égypte. Shabaqo, quant à lui, installa sa résidence à Memphis. Il lui fallut restaurer sa domination sur le Delta en guerroyant à nouveau contre certains des roitelets d'origine libyenne. Si l'on en croit encore Manéthon, il fit exécuter Bakenrenef, prince de Saïs, mettant fin à l'éphémère XXIV^e dynastie. Il déposa également Osorkon IV de Tanis, le dernier représentant de la XXII^e dynastie. Sans supprimer les lignées de princes locaux dans le Delta, Shabaqo limita fortement la liberté d'action des plus indociles (notamment à Saïs) en leur adjoignant des gouverneurs de son choix. En Haute-Égypte, il renforça encore la domination koushite en conférant la dignité de grand-prêtre d'Amon de Thèbes à l'un de ses fils qui prit le nom égyptien de Horemakhet. On ignore en revanche à quels officiels était déléguée l'administration de la terre ancestrale nubienne.

L'unité de l'Égypte sous une solide férule koushite et la présence du souverain à Memphis étaient de plus rendues nécessaires par une menace extérieure qui n'avait cessé de se rapprocher dans les décennies précédentes, l'Assyrie. Les territoires anciennement sous domination égyptienne de Syrie et de Phénicie étaient passés dans la main des souverains assyriens, et les principautés restées indépendantes, comme Damas, Karkémich et Israël, avaient dû payer tribut à Tiglath-Phalasar III, le roi d'Assyrie. Après quelques années où les Assyriens avaient tourné leurs armes vers la Syrie du Nord, suivies de conflits dynastiques, un nouveau souverain, Sargon II, monta sur le trône et reprit une politique agressive au Proche-Orient, que justifiaient

les incessantes rébellions de cités. Gaza et Raphia furent prises et l'Assyrie parvint à la frontière égyptienne du Sinaï. Le dernier roi de Tanis, Osorkon IV, peu avant sa déposition par Shabaqo, avait traité avec Sargon, lui envoyant notamment un tribut de douze grands chevaux koushites, fort appréciés du roi assyrien. Une sorte de paix armée, sans doute entretenue par des cadeaux diplomatiques, s'établit pour quelques décennies entre l'Égypte et l'Assyrie.

Le règne de Shabaqo est caractérisé par un grand nombre de projets architecturaux sur le sol égyptien où semble s'être porté en priorité l'intérêt du nouveau souverain, alors que son cartouche en Nubie n'est guère attesté qu'à Kawa et à Kerma/Doukki Gel. C'est particulièrement à Thèbes que son activité se déploya. À Médinet Habou, il agrandit le temple d'Amon. À Karnak, il construisit l'édifice connu sous le nom de « Trésor de Shabaqo », précédé d'une porte monumentale, redécouverte en 2011 par les archéologues du Centre franco-égyptien d'étude des temples de Karnak (CFEETK). Il élargit l'entrée du temple de « Ptah qui est au sud de son mur ». De manière générale, il montra pour le passé ancien de l'Égypte un grand intérêt. La tendance à l'imitation de modèles anciens, remontant parfois à l'Ancien Empire, était déjà perceptible sous les dynasties précédentes. Mais ce courant archaïsant fut particulièrement encouragé sous le règne de Shabaqo et de ses successeurs, tant dans la sculpture et la décoration, que dans la littérature. Ce pharaon fit par exemple graver sur pierre le mythe cosmogonique du temple de Ptah à Memphis, d'après un papyrus qu'il aurait lui-même, selon les premières lignes de l'inscription, trouvé attaqué par les vers. On doute désormais de l'antiquité de ce texte, mais cette initiative du roi koushite n'est pas remise en question.

C'est aussi de ce règne ou de celui de ses successeurs que date le mythe d'une Nubie d'où serait issue la civilisation égyptienne. Ainsi, parmi les chapitres supplémentaires du Livre des Morts, le viatique qui accompagnait le défunt dans l'au-delà, le chapitre 165, certainement rédigé à cette époque, situe l'habitat originel du dieu Amon dans le Gêbel Barkal. Les chapitres 163, 164 et 165 comportent des formules magiques transcrites de langues étrangères où l'on peut reconnaître du méroïtique ancien. On a l'habitude de considérer cette revendication d'une « égyptianité » sublimée comme un calcul pour justifier *a posteriori* la légitimité des rois koushites au trône d'Égypte, donc comme une forme de propagande. La réalité est sans doute plus complexe car ce mythe, peut-être forgé en bonne partie par le clergé de Thèbes, s'est perpétué bien au-delà de la XXV^e dynastie. Les chapitres supplémentaires 163-165 continuent à être utilisés sous la XXVI^e dynastie (dont datent d'ailleurs les premières attestations préservées) et, bien au-delà, jusqu'à la fin de la civilisation égyptienne. Après tout, pour les Égyptiens, le Nil prenait sa source

en Nubie et il ne paraissait pas absurde de transférer cette réalité géographique sur le plan historique. L'écrivain grec Diodore de Sicile, citant le géographe alexandrin Agatharchide de Cnide (II^e siècle av. J.-C.), relate que les « Éthiopiens », c'est-à-dire les Koushites, restaient persuadés de l'antécedence de leur civilisation : « Ils disent que les Égyptiens sont des colons venus de chez eux et qu'Osiris prit la tête de cette colonisation. [...] La plupart des coutumes des Égyptiens sont selon eux éthiopiennes, les colons ayant conservé leurs traditions anciennes. Ainsi, l'idée selon laquelle les rois sont des dieux, le soin extrême apporté aux sépultures et bien d'autres choses similaires sont des habitudes éthiopiennes, comme sont éthiopiens l'aspect des statues et la forme des signes d'écriture. »

À supposer que cette idée ait été originellement forgée à fin de propagande, il faut croire que les Koushites se prirent à leur propre jeu et finirent par s'en convaincre, même après que l'enjeu eut disparu. Les mythes ont la vie dure : lorsque Lepsius, le grand égyptologue allemand, se rendit au Soudan au milieu du XIX^e siècle, il était persuadé, sur la foi de Diodore de Sicile, d'y retrouver les racines de la civilisation égyptienne et donc des vestiges plus anciens. Il ne lui fallut pas longtemps pour se convaincre de son erreur.

Shabataqo et les premiers engagements contre les Assyriens

Shabataqo mourut après quinze années de règne. Contrairement à sa sœur Aménirdis l'Ancienne et à sa nièce Chépénoupet II, qui furent plus tard inhumées dans une nouvelle nécropole réservée aux adoratrices divines dans l'enceinte du complexe religieux de Médinet Habou, son corps fut acheminé à Napata et enterré dans le cimetière ancestral d'el-Kourrou sous une pyramide aujourd'hui disparue. C'est son fils Shabataqo qui monta sur le trône vers 707 av. J.-C. Son nom est souvent orthographié Shebitqo (d'après la forme grecque de Manéthon, très postérieure), plus rarement Chabataka. Nous suivons ici les transcriptions assyriennes contemporaines et, comme partout dans cet ouvrage, écrivons « sh » le « s » méroïtique, phonétiquement intermédiaire entre « s » et « ch ». Le nom de naissance du nouveau souverain, étroitement démarqué de celui de Shabataqo (voir ci-dessus, p. 141), signifie probablement « c'est lui, l'enfant de Shaba » et confirme sa filiation. Il prit le nom de couronnement de Djed-ka-Rê, emprunté au roi Isési de la V^e dynastie, dont la pyramide se dressait à Saqqara-Sud, bien visible au-dessus de la vallée du Nil, confirmant ainsi l'ancrage à Memphis de la dynastie.

Les détails de sa politique intérieure sont assez mal connus. On sait qu'il continua les travaux de son père, notamment à Thèbes. En revanche, grâce aux textes assyriens et aux sources bibliques, on connaît

quelques épisodes de son action au Proche-Orient. Au début de son règne, il entretint de bonnes relations avec l'Assyrie. Shabataqo avait en effet offert l'asile à l'un des ennemis du puissant royaume, Yamani, prince de la cité côtière d'Ashdod (au sud de l'actuelle Tel Aviv), qui avait cherché à fédérer les États de la région contre Sargon II. Shabataqo extrada le rebelle, chargé de chaînes, vers l'Assyrie. Mais après la mort de Sargon, les cités de Palestine et de Phénicie se révoltèrent à nouveau et firent appel au roi d'Égypte. Shabataqo, saisissant l'occasion, prépara alors une expédition pour les aider. Il fit venir son cousin germain, Taharqo, le fils de Piankhy, alors âgé d'une vingtaine d'années, qui, à la tête d'un contingent de jeunes soldats, s'embarqua depuis Napata, où il résidait, pour rejoindre Memphis. L'engagement se fit en 701 contre le nouveau roi d'Assyrie, Sennachérib, à Eltekeh, entre Ashdod et Jérusalem. D'après les sources assyriennes, l'armée égypto-koushite commandée par Taharqo fut battue. Toutefois, Sennachérib se retira, interrompant notamment le siège de Jérusalem qu'il avait entrepris. Peut-être le roi se résolut-il à abandonner le terrain pour mater une rébellion qui s'était simultanément déclenchée en Babylonie, une région plus importante que la Palestine pour la stabilité de l'Empire assyrien. Aussi l'intervention égyptienne fut-elle considérée à Memphis comme une victoire. Il est vrai que, pour quelques décennies, une paix relative s'installa aux frontières nord de l'Égypte. Après près de dix-sept ans de règne, Shabataqo mourut et fut inhumé dans le cimetière d'el-Kourrou.

Il convient cependant, avant de prendre congé de Shabataqo, de faire état d'une hypothèse récemment émise par plusieurs égyptologues, dont Frédéric Payraudeau a présenté en 2014 la version la plus élaborée. Selon lui, on devrait intervertir les règnes de Shabaqo et de Shabataqo. Shabataqo serait en fait le fils aîné de Piankhy et non celui de Shabaqo. Ce dernier, fils de Kashta et donc oncle de Shabataqo et de Taharqo, aurait usurpé le trône à la mort de Shabataqo. Cette interversion permet de rendre compte plus aisément de multiples problèmes de chronologie dont nous ne pouvons ici donner les détails. Les dates révisées par Payraudeau attribuent à Piankhy un règne de 30 ans (744-714), à Shabataqo de 9 ans (714-705) et à Shabaqo de 14 ans (705-690). Elles s'accordent mieux avec les plus hautes dates régnales attestées pour Shabataqo (an 3) et Shabaqo (an 15), mais obligent à redescendre le règne de Piankhy et à placer vers 723 et non 732 la conquête de la Basse-Égypte par ce dernier. Le nom méroïtique ancien de Shabataqo «c'est lui, l'enfant de Shaba» construit sur celui de Shabaqo «c'est lui, (le dieu) Shaba» s'explique évidemment mieux dans le schéma classique où Shabataqo est fils et successeur de Shabaqo. Mais qu'au sein d'un lignage koushite un fils soit nommé d'après son oncle, probablement en ce cas aussi bien paternel que maternel, ne serait pas surprenant. Dans l'état actuel de la documentation,

il n'est pas possible de choisir entre les deux théories, mais il suffirait de peu, parmi les témoignages épigraphiques qui pourraient être mis au jour dans les années qui viennent, pour infirmer l'une d'entre elles.

Taharqo, le pharaon bâtisseur

La succession se fit sur une base collatérale puisque c'est Taharqo qui monta sur le trône vers 690 av. J.-C., après avoir été placé à la tête de l'armée: neveu de Shabaqo et cousin de Shabataqo, fils de Piankhy et de sa sœur Abala, il disposait de tous les éléments de légitimité selon les règles koushites de succession. Son nom de naissance méroïtique signifie peut-être «c'est lui, le lion», d'après les parallèles dans les langues apparentées. Il prit un nom de couronnement inédit, Khou(i)-Rê-Nefertoum, «Rê et Néfertoum (me) protègent», où apparaît Néfertoum, fils de Ptah et de Sekhmet dans la triade divine de la ville de Memphis. Comme son prédécesseur, Taharqo exprimait ainsi le lien étroit entre sa dynastie et l'antique capitale de l'Égypte. Le seul couronnement mentionné par ses inscriptions eut lieu d'ailleurs à Memphis et non à Napata où, comme il le signale dans une stèle de sa sixième année de règne, il n'était pas retourné depuis l'âge de vingt ans quand Shabataqo le fit venir en Égypte.

Les premières décennies de son règne correspondent à l'apogée de la royauté koushite. Il couvrit en effet l'Égypte et la Nubie de nouveaux monuments, tout en restaurant les anciens édifices. L'Empire n'avait pas connu une telle fièvre bâtitrice depuis Ramsès II, sept siècles auparavant. Sur sa terre natale, il fit notamment construire un nouveau temple d'Amon à Kawa (photographie p.131). Une stèle de l'an 6 retrouvée *in situ* raconte comment, lors de son voyage vers l'Égypte à la tête des renforts demandés par Shabataqo, il était passé par Kawa et, à sa grande désolation, avait trouvé le temple en briques en partie enfoui sous le sable. Devenu roi, il envoya à Kawa des artisans memphites, accompagnés de soldats utilisés comme manœuvres, étant donné les volumes de sédiments à déblayer. Un temple magnifique en grès fut ainsi érigé à côté des deux sanctuaires qui existaient depuis la XVIII^e dynastie et qui avaient été en partie restaurés par les prédécesseurs de Taharqo. Bien qu'il soit aujourd'hui à nouveau recouvert de sable depuis la fin des fouilles britanniques, on peut juger de la qualité de son exécution par la chapelle-naos, intacte et déplacée à l'Ashmolean Museum d'Oxford, et par deux splendides statues de béliers en granit de l'allée processionnelle qui flanquent désormais l'entrée de la salle d'exposition du musée de Khartoum.

À Napata, Taharqo embellit le grand temple d'Amon et reconstruisit en pierre le temple de Mout, dont les sanctuaires sont creusés à l'intérieur de la falaise du Gêbel Barkal et les premières salles situées

nécropole de Nouri

Claude Rilly, D. Bonardelle (CNRs-Ilacan)

1 Taharqo	6 Anlamani	11 Malowiamani	16 Talakhamani
2 Amaniastabarqo	7 Amanikarqo	12 Amannoté-ériké	17 Baskakéren
3 Senkamanisken	8 Aspelta	13 Harsiotef	18 Analamoye
4 Siospiqo	9 Aramatelqo	14 Akh-Ariténé	19 Nasakhma
5 Malonaqene	10 Amani-nataki-lebte	15 Nastasen	20 Atlanersa

Taharqo, statue de Doukki Gel.

Tanouétamani, statue de Doukki Gel.

Nouri, pyramide de Taharqo.

147

« C'est Amon
qui m'a fait »

le Soudan

148

des origines
à la chute
du sultanat
Fung

El-Kourrou, tombe de la reine Qalhata : la reine.

Qebhsenouf (ci-contre). ►

La reine entre Amset et Qebhsenouf ; la momie placée
sur le lit dans la chapelle funéraire (page 150).

le Soudan

150

des origines
à la chute
du sultanat
Fung

◀ **El-Kourrou,**

tombe du roi

Tanouétamani

(page 151).

à l'extérieur, soutenues par des piliers en forme de dieu Bès, nain protecteur des nouveaux-nés, et par des colonnes à chapiteaux représentant la tête d'Hathor, déesse de la fécondité. Ces éléments ont conduit l'archéologue Timothy Kendall à y voir un « mammisi », c'est-à-dire un édifice cultuel prévu pour accueillir ou du moins commémorer la naissance des enfants royaux. Tout en haut de l'aiguille du Gébel Barkal, à un endroit presque inaccessible, Taharqo fit graver une large inscription orientée au sud et recouverte d'une feuille d'or dont l'éclat devait se voir de loin. D'autres temples furent également construits à Sanam, sur la rive opposée à Napata, et à Tabo, sur l'île d'Argo, au sud de Kerma, là où il avait existé un petit sanctuaire pharaonique. À Sedeinga, Taharqo marqua également sa présence en faisant édifier devant le temple de la reine Tiye une colonnade dont des éléments portant le cartouche du roi koushite ont été retrouvés *in situ* en janvier 2015. La Basse-Nubie ne fut pas oubliée, des temples de briques et de pierre ayant été bâtis à Qasr Ibrim et à Bouhen. De celui qu'il fit ériger à Semna pour le culte de Sésostri III divinisé, à côté de l'ancien édifice répondant à cet usage sous la XVIII^e dynastie, ne subsistent aujourd'hui qu'une porte décorée et un reposoir de barque conservés dans les jardins du musée de Khartoum.

En Égypte, Taharqo, tout comme ses prédécesseurs, embellit le complexe d'Amon à Karnak. Quatre colonnades furent bâties à Karnak-Est, Karnak-Nord, devant le temple de Khonsou et devant celui de Mout, ainsi qu'une autre de grande dimension, dite « kiosque de Taharqo », entre le premier et le deuxième pylône. Il fit élargir le lac sacré et y fit ériger un bâtiment dit « édifice de Taharqo du Lac » pour accueillir les fêtes du dieu. L'ensemble de ces travaux furent exécutés sous la direction d'un personnage remarquable, issu d'une famille locale, Montouemhat, quatrième prophète (prêtre) d'Amon et maire de Thèbes, qui se maintiendra bien après la fin de la domination koushite sur l'Égypte. Mais Taharqo était aussi représenté par les membres de sa famille. Son cousin Horemakhet, nommé par son père Shabaqo, restera grand-prêtre d'Amon jusqu'à la fin de son règne. Pour seconder la divine adoratrice d'Amon, Chépénoupet II, sa sœur, et assurer l'avenir de sa lignée à la tête du domaine thébain, Taharqo lui fit adopter sa fille, qui prit le nom d'Aménirdis II.

Le pays semble avoir connu une prospérité enviable dont une autre stèle de Kawa (n° V), datée aussi de l'an 6, se fait l'écho : « Ce pays est dans l'abondance sous son règne, comme au temps du Seigneur du monde [règne mythique de Rê]. Chacun dort jusqu'à l'aube sans jamais se dire "ah ! si j'avais quelque chose !" ».

La même inscription relate une crue centennale du Nil qui dépassa 21 coudées (11 m) à Thèbes, alors que la hauteur idéale était fixée à 16 coudées (8,40 m). La montée des eaux s'étant faite régulièrement,

elle ne semble pas avoir entraîné de catastrophe ; au contraire, elle permit l'élimination des nuisibles et assura une année de récoltes exceptionnelles. Koush ne fut pas en reste et bénéficia de pluies abondantes. Enfin, un bonheur n'arrivant jamais seul, sa mère Abala, que le roi n'avait pas revue depuis vingt ans, vint, de la lointaine Napata, le rejoindre à Memphis. Ce voyage de près de deux mois, harassant et périlleux en raison de la traversée des cataractes, Taharqo l'avait fait avec la vigueur de ses vingt ans sous le règne précédent. Abala, elle, était sexagénaire, et son arrivée en Égypte constitua un exploit salué avec enthousiasme. C'est sur les fêtes données en son honneur et les acclamations des Memphites que se clôt la stèle V de Kawa.

Taharqo vaincu par les Assyriens

Le règne prospère et paisible de Taharqo dura une vingtaine d'années, puis se mua en cauchemar. Dès l'an 13, le successeur de Sennachérib à la tête de l'Empire assyrien, Assarhaddon, avait engagé les hostilités à la frontière nord de l'Égypte. Trois ans plus tard, les armées assyriennes attaquèrent la cité rebelle d'Ascalon, au nord de Gaza, mais Taharqo intervint et réussit à chasser l'ennemi. Deux ans après cette victoire, en 671, Assarhaddon marcha sur l'Égypte avec une armée redoutable et balaya les troupes égypto-koushites. Memphis fut prise et pillée. Des membres de la famille royale, dont une reine et le prince héritier, furent emmenés en captivité à Ninive. Et, selon la stèle assyrienne de Zenjirli auquel nous devons ces détails, Taharqo fut grièvement blessé. Il s'enfuit à Thèbes, où les Assyriens ne le poursuivirent pas, sans doute pour ne pas s'éloigner trop de leur base. Assarhaddon réorganisa la Basse-Égypte, installant à la fois des gouverneurs assyriens et des hommes de confiance égyptiens, faisant évidemment la part belle à ceux de la ville de Saïs, lieu de résistance à la domination koushite. Mais sitôt l'armée ennemie repartie, Taharqo, qui s'était remis de ses blessures, renversa la situation établie par les Assyriens en Basse-Égypte et redescendit sur Memphis. Assarhaddon réagit en 669 en lançant une nouvelle expédition, mais elle tourna court car, déjà très malade, il mourut en chemin. Son fils Assourbanipal lui succéda et envoya une armée qui défit les troupes égypto-koushites à Péluse en 667. Puis, rassemblant ses forces et celles de ses alliés de Phénicie et de Basse-Égypte, il prit la tête d'une expédition jusqu'en Haute-Égypte pour se débarrasser enfin du pouvoir koushite. Le royaume thébain fit sa soumission, tandis que Taharqo échappa à ses poursuivants en se retirant à Napata. Assourbanipal remit en place ses affidés, y ajoutant Montouemhat à Thèbes et un gouverneur à Assouan. Mais plusieurs des régents de Basse-Égypte, trouvant la tutelle assyrienne trop pesante, reprirent langue avec Taharqo. Assourbanipal l'apprit

et fit exécuter ou déporter à Ninive la plupart d'entre eux. Il épargna Néchao de Saïs et son fils Psammétique. La domination assyrienne semblait plus solide que jamais.

Durant ces développements en Égypte, Taharqo était resté à Napata. Il y mourut en 664, âgé d'une soixantaine d'années. Plutôt que d'être inhumé à el-Kourrou comme ses prédécesseurs, il préféra fonder une nouvelle nécropole royale à Nouri, sur l'autre rive du Nil, à 26 km en amont de l'ancienne. Sa sépulture, dont les chambres funéraires, à moitié immergées à dessein dans la nappe phréatique, imitent le tombeau mythique d'Osiris à Abydos, fut coiffée d'une pyramide d'une hauteur, à l'origine, de 63 m, la plus grande jamais construite au Soudan. La nécropole de Nouri restera en usage jusqu'au milieu du IV^e siècle av. J.-C. Ses pyramides, contrairement à celles d'el-Kourrou dont les blocs ont été réutilisés à l'époque chrétienne, sont encore debout aujourd'hui et forment un ensemble impressionnant.

Tanouétamani et la reconquête éphémère de l'Égypte

Peut-être faute de prince héritier, que les Assyriens auraient capturé et qui serait mort en déportation, Taharqo avait choisi comme successeur son cousin germain Tanouétamani, fils de Shabaqo et de la reine Qalhata. Le fils cadet de Taharqo, Atlanersa, était sans doute trop jeune, alors que Tanouétamani était âgé d'une bonne quarantaine d'années. Le nom de ce roi est parfois transcrit, à l'égyptienne, Tanoutamon. On ignore sa signification en méroïtique, mais il comprend le nom local d'Amon, Amani, inaugurant ainsi une tradition que suivront la majorité des noms dynastiques jusqu'à la fin du royaume de Méroé. Il adopte un nom de couronnement inédit, Ba-ka-Rê, «le Bélier est l'âme de Rê», assez éloigné de la tradition égyptienne. L'animal est en effet associé au dieu Amon en Nubie, notamment au Gêbel Barkal. On a ici clairement une rupture avec la résurgence memphite des noms de couronnement de ses deux prédécesseurs et une affirmation de la prééminence de Napata.

Dès sa première année de règne, il décida de récupérer le pouvoir perdu sur l'Égypte. Cette reconquête est relatée dans une inscription du temple d'Amon à Napata, dite «stèle du Songe». Le récit s'ouvre sur un rêve du nouveau roi qui voit deux serpents, à droite et à gauche, et s'éveille soudain. Ses mages lui expliquent que l'un des serpents représente sa domination sur le Sud, bien réelle, l'autre celle qu'il doit reconquérir sur le Nord et ils établissent un parallèle avec les deux cobras traditionnels de la couronne koushite, qui symbolisent son pouvoir sur la Nubie et sur l'Égypte. Le reste du récit est en grande partie calqué sur la stèle de la Victoire de Piankhy, auprès de laquelle elle était dressée. Le souverain y raconte

son voyage vers le nord, ponctué de visites pieuses aux différents sanctuaires. La seule bataille eut lieu à Memphis où, selon l'historien grec Hérodote, le roi Nechao I^{er}, fidèle à Assourbanipal, fut tué, tandis que son fils Psammétique s'enfuit en Assyrie. Les princes du Delta se rendirent sans combattre, et Tanouétamani, dans la tradition de mansuétude koushite qui contrastait singulièrement avec la vindicte assyrienne, leur remit le gouvernement de leurs cités, se contentant de leur soumission.

Le souverain ne profita pas longtemps de sa victoire facile. Assourbanipal revint avec une armée, accompagné de Psammétique, héritier du trône de Saïs. Il bouscula les troupes de Tanouétamani, qui s'enfuit vers le sud. Le roi assyrien le poursuivit jusqu'à Thèbes qui, pour la première fois de son histoire, fut mise à sac. Les trésors des temples amassés depuis plus d'un millénaire furent pillés et les sanctuaires vandalisés, ce qui causa une immense émotion dans la population égyptienne et au-delà des frontières, et qui résonna jusque dans la Bible où le prophète Nahoun rappelle la chute de cette ville jugée jusqu'alors imprenable. Tanouétamani avait toutefois réussi, comme Taharqo, à échapper à la fureur d'Assourbanipal et revint à Napata. Les troupes assyriennes ne l'y poursuivirent pas. L'Égypte fut à nouveau réorganisée par le vainqueur. On nomma à la tête des cités du Nord des descendants des princes qui y régnaient avant la campagne de Piankhy, comme si l'on voulait effacer toute trace de la domination nubienne. Psammétique fut considéré comme le seul pharaon, tout en restant sous la tutelle assyrienne qu'il devait faire respecter dans les diverses principautés. Cependant, la région thébaine demeura sous l'autorité de l'habile Montouemhat que Taharqo avait autrefois chargé des travaux dans le temple d'Amon. Il étendit sa domination jusqu'à Assouan. Prudent, il laissa en place des Koushites à la tête du domaine d'Amon : Chépénoupet II et sa « fille adoptive » Aménirdis II comme divines adoratrices et Horemakhet comme grand-prêtre d'Amon, auquel succéda bientôt son fils Horkhebi.

Pendant huit ans, les actes officiels seront datés à Thèbes du règne de Tanouétamani, alors que Psammétique I^{er}, inaugurant la XXVI^e dynastie, dite « saïte », étendait patiemment son pouvoir au nord. Un accord fut passé en 656 selon lequel Nitocris, fille de Psammétique, serait adoptée par les deux adoratrices divines koushites. Cette transition douce scellait la réunification de la Basse et de la Haute-Égypte sous l'autorité du roi saïte et sonnait le glas de la domination koushite sur la terre des pharaons. Trois ans plus tard, Psammétique se débarrassa de la tutelle des Assyriens, très affaiblis par les révoltes et les dissensions dans leur immense Empire. Assourbanipal mourut en 617. En 612, la ville de Ninive fut prise par les Mèdes et les Babyloniens et rayée de la carte. L'Empire assyrien, sans doute le plus grand prédateur de peuples de l'Antiquité, n'était plus ■